

Chronique d'une liaison passagère

Un film de Emmanuel Mouret



Une comédie réjouissante, portée par des acteurs remarquables

« On va boire un verre ou deux mais je ressens une envie irrésistible de faire l'amour avec toi. » Au beau milieu d'un bar cosy-jazzy, Charlotte, bloody mary à la main, affiche la couleur sans rougir. Le film vient à peine de commencer. « Ça va vite, là », confirme son rencard, Simon, tellement troublé qu'il file s'appuyer au comptoir. La quinquagénénaire enthousiaste, mère célibataire libre comme l'air, le suit chaque fois qu'il s'éloigne. Le quadra lent à la détente, marié avec enfants — il ne cesse maladroitement de le rappeler —, lui tourne autour, avance et recule, puis finit dos au mur, littéralement, déchiré entre son désir et sa peur du « bazar ».

Chronique d'une liaison passagère démarre sur ce feu d'artifice, alimenté par la fantaisie charmante de deux acteurs exceptionnels — Kiberlain, radieuse et conquérante en « *femme brute* », Macaigne touchant car désarçonné en « homme délicat ». Le onzième long métrage du réalisateur marseillais évoque un Woody Allen grand cru — les clins d'œil à *Annie Hall* foisonnent — mais aussi le Lubitsch de *Sérénade à trois* pour l'élégance ludique et cet art de ne penser qu'à « ça » sans verser dans l'égrillard. Il faut dire que le sexe, s'il figure au centre ou, plutôt, au cœur du propos, demeure obstinément dans le hors champ de l'image.

Alors que Charlotte et Simon passent un contrat explicite — jouir sans entraves —, l'auteur conclut en effet un pacte différent avec le spectateur : chroniquer, au fil de leurs rendez-vous, une cristallisation que chacun, pour peu qu'il ne soit pas né d'hier, sait inéluctable. L'intérêt de ce suspense éventé ? **Son éblouissante sophistication : la forme est le fond. Car le plus passionnant, dans le cinéma récent d'Emmanuel Mouret, décidément à son meilleur, c'est précisément de démêler les choses qu'on entend des choses qu'on voit. Cinéaste de la parole en mouvement, il la met en scène avec une invention constante.**

Dans son refus du banal prêt-à-filmer, l'orfèvre déniche l'émotion partout, jusque dans le dos de Charlotte. Alors qu'elle prépare un gâteau, Simon, l'air de rien, évoque un prétendu collègue qui serait au courant de leur histoire : « *Il m'a dit qu'il comprend pas, il m'a demandé si on était amoureux ou pas...* ». La question en suspens, le zoom sur la chevelure de la femme, le temps qu'elle met à se retourner, à balayer cette hypothèse non conforme au contrat de base annoncent déjà la fin de la légèreté. Le joyeux pas de deux, insensiblement, entame sa glissade vers la mélancolie. En attendant, même si c'était éphémère, comme annoncé par le titre, on aura été très heureux.

Marie Sauvion

Chronique d'une liaison passagère

Un film de Emmanuel Mouret

Le Monde

Une illustration de la complexité de l'âme humaine et du rapport amoureux, servie avec une clarté, une précision, une limpidité, qui enchantent

Un homme, une femme. Soit le b.a.-ba de l'attrape-cœur. Il s'appelle Simon (Vincent Macaigne), et elle s'appelle Charlotte (Sandrine Kiberlain). Paris. Bar de nuit. Rencontre inopinée. Tous les signaux, de la rhétorique à l'épiderme, au vert. La partition est classique, et on ne dira pas le bien que l'on pense des instruments qui la jouent, entre l'embarras émotionné de Macaigne et la brutale naïveté de Kiberlain. Leurs personnages ressemblent donc à ce par quoi on s'est habitué à les reconnaître, à les aimer. Il est donc marié, pas prêt à plonger mais tellement heureux que ça lui arrive. Elle est mère célibataire, au creux d'une vie affective qu'elle se trouve prête à combler, pour un soir ou plus, sans demander à y réfléchir. Le contrat qui se noue tombe sous le sens : on se verra quand ça nous chante, on n'attendra rien, on ne se réclamera rien, on prendra le plaisir où il se trouve, en voyant venir.

Tellement simple ! Et tellement compliqué en fait. Parce qu'on se voit. Parce que le serment de rester léger rend la relation suprêmement agréable. Que donc on aime ça. Qu'on a envie de se revoir par force de conséquence. Qu'on sent enfin qu'on pourrait s'attacher, sachant confusément que le sentir c'est déjà l'être. Il y a donc de la part des doux duellistes, un combat effréné contre soi-même qui est mené, en vertu duquel il faut à toute force prouver à l'autre qu'on n'est pas en train de s'attacher. De sorte que cette énorme énergie qu'on met au service de ce détachement promis finit par acquérir une sorte d'autonomie efficiente, qui sape en retour les sentiments vrais qu'on éprouve l'un pour l'autre. C'est sans surprise à ce moment du film, et nous n'en dirons pas plus, qu'une virée dans les étages du triolisme s'organise.

Voilà donc une terrible illustration de la complexité de l'âme humaine et du rapport amoureux, pourtant servie avec une clarté, une précision, une limpidité, qui enchantent. Fort du caractère alternatif de la relation, Emmanuel Mouret ne film rien d'autre, entre ville et campagne et par temps clair, que les retrouvailles des personnages, sans considérer, dans l'interstice, la vie qu'ils mènent par ailleurs. **Ce choix est à la fois plaisant et subtil. Il donne un rythme primesautier au film en même temps qu'un caractère exclusif à la relation.** Il oblige également les spectateurs, face à des personnages qui taisent leurs sentiments, à statuer finement sur ce qui, entre eux, a évolué, à aire des plans sur la comète de leur amour. Plaisante observation, qui ne manque pas de cruauté.

Jacques Mandelbaum

Chronique d'une liaison passagère

Un film de Emmanuel Mouret



Dans ce marivaudage moderne et élégant, Sandrine Kiberlain et Vincent Macaigne forment un couple rohmérien rajeuni. Un film tout en pudeur d'Emmanuel Mouret.

L'adultère est un gymkhana. C'est un sport qui réserve des surprises. Quand il rencontre Charlotte, Simon n'est pas au bout de ses peines. Ils se donnent un premier rendez-vous dans un bar aux boiseries foncées. Elle est vive, décontractée. Lui est plus maladroit, hésitant, empêtré. Ni une ni deux, elle le ramène chez elle, lui propose un thé, lui fait écouter Ravi Shankar. Il est marié depuis vingt ans. Elle a un fils. On sent que lui n'est pas habitué à ce genre d'aventure. Ce contraste fait le charme, l'originalité, le piquant de *Chronique d'une liaison passagère*, un marivaudage moderne et élégant. Le duo à contretemps a des airs de slapstick où Vincent Macaigne et Sandrine Kiberlain auraient remplacé Spencer Tracy et Katharine Hepburn.

Emmanuel Mouret, qui admire sûrement Preston Sturges, a le don de rendre la parole photogénique. Il filme pied au plancher. Rythme et pudeur sont les deux mamelles de son talent. Ses héros jouent au badminton, discutent de tout et de rien, de la date de péremption des préservatifs, des mérites de l'épilation. On n'est pas sérieux quand on a 50 ans. Ces gens-là se retrouvent dans des galeries, des librairies, au Palais de Tokyo. Ils n'en reviennent pas de ce qui leur arrive. Un ami prête sa garçonnière. Charlotte fonce, saute sur le plaisir à pieds joints. La passion, non merci. Cette parenthèse enchantée lui suffit. Simon réfléchit, se pose des questions. Il se perd dans des discours infinis. C'est fatigant, à la fin. On a envie de le secouer. Vas-y, profite. Quelle idée de parler de sa femme! Est-ce qu'elle veut voir une photo d'elle ? Ça ne va pas, non ?

Mouret rajeunit ce couple rohmérien, le plonge dans les méandres des réseaux sociaux. Les sites sur internet, pourquoi pas ? Cela va brouiller sérieusement les cartes. Il ne faut pas en faire un drame. Ils n'oublieront pas ces quatre mois, égrenés en liberté sur l'écran. Il y a eu, oui, ces hôtels, ces musées, ces rigolades sous les draps, ces jardins publics, cette maison d'architecte au fond des bois. Sans s'en rendre compte, ils auront connu des instants éternels. Il y a un côté printanier et insouciant dans cette balade sentimentale et romanesque en diable que n'aurait pas détestée Chardonne, par exemple.

Le bonheur consiste à se réfugier dans une église pendant un orage, à descendre des torrents, à se rendre à l'Escurial qui projette *Scènes de la vie conjugale*. En douze semaines et quelques, ils auront eu droit à un résumé de tous les sentiments, bercé par *La Javanaise* version Juliette Gréco. Sandrine Kiberlain sourit, pétarade. Vincent Macaigne bafouille, rougit. L'amour est un jeu. Il peut être cruel ; il n'est jamais décevant. Vers la fin, un plan-séquence récapitule tous les endroits où il leur est arrivé quelque chose. Ils ont l'air vide, tout à coup. « **Quel bonheur, quelle chance d'être triste !** » Telle est, au fond, la morale de ce conte virevoltant. On est pour. À 100 %.

Eric Neuhoff

Chronique d'une liaison passagère

Un film de Emmanuel Mouret

L'Humanité

Variation subtile sur le sujet rebattu de l'amour adultère, le nouveau film d'Emmanuel Mouret est un enchantement

L'entrée en matière est brève, presque abrupte. Simon et Charlotte se sont rencontrés et embrassés à une fête. Ils se revoient dans un bar bondé, parfaitement conscients de la tournure que va prendre la soirée. Alors que Simon s'empêtre dans son désir et de sa culpabilité d'homme marié, Charlotte l'entraîne dans l'appartement où elle vit avec son jeune fils, qu'on ne verra jamais. Amants d'une nuit, Charlotte et Simon disent s'accorder sur les termes du contrat : une relation vécue au présent, sans attente ni promesse. Au fil des jours qui défilent sur l'écran comme les pages d'un calendrier, l'histoire progresse et se construit. De chastes promenades au square en fous rires à l'hôtel, de déambulations dans les musées en balades à vélo, les amants parlent autant qu'ils font l'amour.

A partir d'un canevas simple, Emmanuel Mouret trouve dans la chronique la liberté formelle qui lui permet d'enchaîner des scènes sans avoir besoin de les amener ou de les expliciter. Concentré de moments suspendus, le film laisse hors champ l'épouse de Simon et les enfants de Charlotte, ne fait que de rares incursions dans leurs milieux professionnels respectifs. La bande-son, mélange de musique classique (Mozart) et de chansons populaires (*la Javanaise* chantée par Greco), donne au film une tonalité printanière, déployant dans les jardins, une forêt francilienne ou une rivière cévenole la petite musique d'un amour qui bourgeonne, éclot et s'épanouit.

On ne se lasse pas d'observer le ballet fluide des corps qui en disent autant que les dialogues virevoltants, joués par les acteurs avec un naturel absolu alors qu'ils sont très écrits. Grande perche façon Katherine Hepburn, Sandrine Kiberlain est éblouissante, fantasque et subtile. Dans le rôle d'un quadragénaire attendrissant et velléitaire, Vincent Macaigne délaisse son personnage de post-adolescent torturé et creuse un registre qui lui va bien, amorcé dans *Les Choses qu'on dit, les choses qu'on fait*, le précédent film d'Emmanuel Mouret. Quant à Georgia Scalliet, elle insuffle à Louise un mélange de naïveté et de détermination absolue qui sème le trouble dans la mécanique trop bien huilée de la comédie romantique.

Poursuivant sa mue vers un cinéma plus adulte, Emmanuel Mouret n'oublie pas pour autant la légèreté qui a fait le succès d'*Un baiser s'il vous plaît* ou de *Changement d'adresse*. Le cinéaste affirme une écriture, un style singulier nourri de la littérature du XVIII^e, de Rohmer plus que de Bergman, même s'il cite, presque comme une antithèse, *Scènes de la vie conjugale*. Maîtrisant à merveille l'apparent détachement qui masque la profondeur des sentiments, la tristesse ou la cruauté, il dit beaucoup sur la liberté des femmes, la circulation du désir et des préférences amoureuses, la part d'enfance et le goût du jeu. **Un film enivrant comme un manège qui donne envie de repartir pour un tour, sans penser au lendemain.**

Sophie Joubert

Chronique d'une liaison passagère

Un film de Emmanuel Mouret

LA CROIX

Une comédie sentimentale étincelante

Emmanuel Mouret ne s'embarrasse pas de préliminaires. Quand nous découvrons Charlotte (Sandrine Kiberlain) et Simon (Vincent Macaigne), ils en sont déjà à leur deuxième rencontre et s'apprêtent à entamer une liaison. Elle est une mère célibataire qui en a soupé de la passion amoureuse, et aspire à quelque chose de « léger ». Lui est marié, père de deux enfants, a priori fidèle et un peu empoté. Mais l'attraction est là, réciproque à l'évidence, et c'est elle qui mène la danse. « Ça va vite, ça va très vite », bafouille Simon alors qu'elle l'entraîne déjà vers son appartement et escamote la tisane pour le pousser dans sa chambre.

Commence un marivaudage amoureux où les paroles contredisent en permanence les pensées. Et Emmanuel Mouret se fait le peintre scrupuleux et délicat de ces amours désaccordés. Simon a à peine le temps de se faire à la situation et à se laisser-aller, qu'on comprend à d'infimes détails qu'elle en attend peut-être un peu plus. Une hésitation dans l'escalier alors qu'il part de chez elle pour retrouver sa femme, léger raidissement de la nuque lorsqu'il semble prêt à confesser son inclination, un accès de jalousie quand elle lui confesse que d'autres hommes s'intéressent à elle : il n'en faut pas plus pour comprendre qu'un rien suffirait à bouleverser leur destin.

Avec maîtrise du récit dont il faut preuve depuis *Mademoiselle de Jonquières*, Emmanuel Mouret nous entraîne avec un art jubilatoire de la mise en scène dans ce pas de deux qui se danse à contretemps. Ce n'est pas un hasard si ses protagonistes sont perpétuellement en mouvement, donnant le sentiment de courir après leurs propres sentiments. L'amour est fugace et il convient de ne pas le laisser passer, au risque des regrets. De ce point de vue, le cinéaste joue habilement avec la personnalité de ses acteurs. Face à la pétillance et la vivacité d'une Sandrine Kiberlain, éprise de liberté et de nouvelles expériences, Vincent Macaigne apparaît empêtré dans une gaucherie et une indécision touchante et exaspérante à la fois.

Le film, tout en ellipses, laisse hors champ leur environnement familial respectif. On ne saura presque rien de leur vie en dehors de leurs brèves rencontres. Mais **celles-ci, rythmées par des dialogues étincelants et très littéraires, sont des petits bijoux d'intelligence et de sensibilité. Il y a du Woody Allen dans cette comédie sentimentale dont les héros, au gré de leurs déambulations, ne cessent de commenter ce qu'ils sont en train en vivre, tout en dissimulant leurs véritables tourments. Emmanuel Mouret s'en inspire avec talent, pour nous livrer une chronique subtile des désaccords entre le féminin et le masculin.**

Céline Rouden

Chronique d'une liaison passagère

Un film de Emmanuel Mouret



**Sandrine Kiberlain et Vincent Macaigne brillent
au diapason d'une parfaite partition dialoguée**

Dans une soirée, Charlotte drague le timide Simon. Simon est marié et Charlotte, célibataire. Les deux couchent ensemble, après avoir passé un pacte : hors de question de s'attacher, de tomber amoureux.se, de s'embarquer dans une vraie liaison. Que tout reste léger ! D'ailleurs, Charlotte déteste la passion... Les spectateurs et spectatrices – qui ne sont pas né.es de la dernière *romcom* – devinent tout de suite ce qu'il va se passer. Les amant.es s'entendent bien (y compris quand il et elle se parlent), se revoient très vite et des sentiments naissent (sur un mode très allenien, période *Annie Hall*). Il est déjà trop tard, tous.tes deux le savent, l'ont déjà vécu.

Le langage, manié avec grâce, sert à Charlotte et Simon de paravent, à l'unisson de la mise en scène qui ne cesse de jouer avec les murs, ou de cacher le visage des personnages au moment du *kairos*, c'est-à-dire du moment où, si l'un.e des deux prononçait une phrase (au hasard : « *Je t'aime* »), ce serait tout foutre en l'air, rompre le charme et tout rentre inélegant. Et le tacite crée de la tension dramatique, voire du suspense, ici amoureux. Après les premiers mois, Charlotte et Simon se lancent dans des expériences sexuelles plus aventureuses, sans que le film ne tombe jamais dans la vulgarité. Sans déflorer la suite, on peut quand même se dire que Mouret est gonflé : il arrive à faire passer comme une lettre à la poste l'idée que le couple homosexuel peut être une solution de repli, de retrait.

A la fin, Simon dit : « *On a été élégants.* » Oui, vous avez été élégant.es, vous qui avez fait ce film. Avec *Chronique d'une liaison passagère*, Emmanuel Mouret, aidé en cela par un duo magnifique qui est de chaque scène pendant 1h40 (l'entrée de Kiberlain dans le cinéma de Mouret le bouscule un peu, et c'est très bien), semble atteindre une synthèse parfaite, un équilibre miraculeux : une comédie déchirante, parce qu'elle dit la beauté des amours qui auraient pu construire quelque chose de solide et puis au fond non, n'y pensons plus, c'est mieux comme ça. *Chronique d'une liaison passagère* est le meilleur film d'Emmanuel Mouret à ce jour.

Jean-Baptiste Morain

Chronique d'une liaison passagère

Un film de Emmanuel Mouret

L'OBS

Emmanuel Mouret s'essaie avec beaucoup de réussite à la chronique... irrésistible

En devenant amants, Charlotte, mère célibataire, et Simon, garçon marié bien décidé à le rester, se le promettent : entre eux, seuls prévaudront le plaisir, l'instant présent, la légèreté, pas question de projections dans l'avenir, ni de sentiments, gros mot prétexte à tous les tourments. Elle est du genre désinhibé et tient le rôle moteur dans leur histoire, il semble plutôt gauche, mais se laisse vite entraîner. Charlotte: « *C'est exprès que tu restes aussi loin de moi ?* » Simon : « *Technique d'approche progressive.* » Tout ça sur crissements de sitar, Charlotte - détail immédiatement cocasse - vient de mettre en fond sonore Ravi Shankar.

Après *Les choses qu'on dit, les choses qu'on fait*, ronde accomplie de chassés-croisés amoureux, Emmanuel Mouret s'essaie avec beaucoup de réussite à la chronique : chaque date inscrite à l'écran, 28 février, 19 mars, etc., correspond à une rencontre du couple, chez Charlotte, au musée ou en vadrouille à la campagne, par conséquent à une étape de cette liaison bien plus profonde, poison du manque aidant, que les deux parties ne veulent l'admettre. Avec un pari assez ludique : évacuer tout ce qui n'est pas eux.

L'écriture ciselée de Mouret, rompu à la langue du XVIII^e, fan du cinéma de Woody Allen (dont l'influence se ressent vraiment ici), tenant d'un délicieux cinéma bavard, fait mouche. Les tempéraments contraires de Kiberlain et Macaigne, aussi. Quant aux situations, elles sont irrésistibles. Il faut voir Simon refuser de sortir avec Charlotte d'un hôtel mais l'embrasser avec fougue sous l'œil d'une caméra de surveillance. Entendre ses discours poussifs sur la littérature pour masquer sa gêne et différer une relation à trois alors que Charlotte presse les choses. Les regarder à L'Escurial, face à *Scènes de la vie conjugale*, film à deux personnages, comme celui de Mouret, appliqués à percer les nœuds de leur insatisfaction en se hurlant dessus, loin, loin, très loin de la retenue que Charlotte et Simon s'imposent.

Ne serait-il qu'intelligent et drôle - d'une drôlerie qui ne tache pas -, le film serait déjà très fréquentable. Mais Mouret, en privilégiant le mouvement, en utilisant le plan-séquence, sait aussi le lester d'ambiguïté : que cachent ses héros quand il les filme de dos ? Que disent-ils, que ne « non-disent-ils » pas ? Voire d'une vraie gravité comme en témoignent ces plans accompagnés d'une musique de Poulenc sur des lieux vides, témoins de leur bonheur passé.

Sophie Grassin

Chronique d'une liaison passagère

Un film de Emmanuel Mouret

E L L E

Surtout pas d'engagement, pas d'attachement. On vit le moment présent, un point, c'est tout ! Telle est la promesse que se sont faite Simon et Charlotte, le soir de leur rencontre. Lui est marié, elle, mère célibataire. Pendant six mois, Emmanuel Mouret suit ses personnages dans leur relation extraconjugale : Charlotte et Simon jouant au badminton, se promenant en pleine nature, visitant une expo... Autant Charlotte semble avoir une vision très claire de la situation, autant Simon se pose mille questions. Toujours hésitant, confus, prenant du plaisir puis culpabilisant avant de replonger sous les draps, il pourrait être le petit frère de Woody Allen dans *Annie Hall* ! Ses flots de paroles cachent ses angoisses d'abandon. **Cette histoire d'amour courtois scrupuleusement disséquée se révèle à la fois drôle et brillante. On retrouve l'esprit et la fulgurance que l'on avait tant aimés dans *Mademoiselle de Jonquières* puis *Les Chose qu'on dit, les choses qu'on fait*. Vincent Macaigne et Sandrine Kiberlain forment un couple élégant et plein de fantaisie. Le réalisateur éprouve une tendresse infinie pour ses personnages. Nous aussi.**

Françoise Delbecq

Causette

Emmanuel Mouret est de ces cinéastes littéraires qui portent une attention particulière aux mots. Voyez le terme « liaison » du titre de son nouveau film : il évoque spontanément les notions de liens, de fluidité et d'éphémère, pour mieux nous entraîner dans le sillage joueur de deux amant-es, qui s'engagent à ne se voir que pour le plaisir mais qui, bien évidemment, sont de plus en plus surpris-es par leur complicité... De fait, **chacun de leurs rendez-vous (jalonnés d'ellipses, suspense oblige) nous fait sourire et nous enchante. Sans doute l'entrain formidable de Sandrine Kiberlain et l'expressivité toujours un peu hagarde de Vincent Macaigne participent-ils de ce ravissement. Reste qu'Emmanuel Mouret a une façon unique de filmer la parole. Vive, déliée, crépitante, elle est au cœur de son récit, transformant cette liaison passagère en une belle aventure.**

Ariane Allard

Chronique d'une liaison passagère

Un film de Emmanuel Mouret



Entre la jubilation des dialogues et l'élégance de la mise en scène, Mouret signe son œuvre la plus allénienne

La comédie est avant tout affaire de rythme. Pour Simon (Vincent Macaigne, d'une maladresse tendrement hilarante), « ça va vite », beaucoup trop vite. Cet aimable quadragénaire, en couple depuis plus de vingt ans, plonge dans l'adultère à une vitesse qui le dépasse. Charlotte, sa maîtresse (Sandrine Kiberlain, parfaite dans sa partition de femme libre) a toujours un temps d'avance sur lui. Pour elle, nul besoin de thé ou de tisane avant de passer au lit. Leur liaison, il faut la consommer dans l'urgence, dans une joyeuse précipitation qui permet d'éluder tout questionnement moral ou affectif.

Comme toujours, le cinéaste excelle dans l'art de filmer les dialogues. Il s'amuse même à invisibiliser ses protagonistes comme lors de leur échange dans les vestiaires du club de badminton ou de leur discussion sur les amours préhistoriques : à bord d'une voiture serpentant dans la campagne, Charlotte vante la qualité des relations hommes-femmes qui ne seraient dictées que par les phéromones. La joute verbale, feutrée, est le terrain de jeu favori de leur libido. Le double sens fait rage même si l'euphémisme permanent de leurs déclarations respectives ne trompe personne.

Dans un hommage évident aux déambulations romantiques de Woody Allen filmées à Central Park, Emmanuel Mouret fait la part belle aux promenades les plus bucoliques. Les plans-séquence permettent une aération de la parole, une fluidité existentielle. Charlotte et Simon revisitent les hauts lieux de la carte de Tendre : cinéma, musées, parcs et jardins, clairière, sous-bois printanier. Désemparés, tels Adam et Eve décidés à repousser la main de Dieu, ils tâtonnent afin de réinventer le couple homme-femme, surjouant l'élégance et la distance dans une nature accueillante qui ne les culpabilise pas.

Entre Charlotte et Simon, il n'y aura pas d'attachement intempestif, pas de scènes de jalousie ni de récrimination. La parenthèse se doit d'être enchantée, chacun feignant de pouvoir se soustraire à la cristallisation en cours. Il serait dommage de laisser croire que le onzième long métrage d'Emmanuel Mouret est un marivaudage de plus, trop bavard ou trop français. Tant de situations, tant de mots déclenchent au contraire une irréprouvable hilarité. Lorsque Simon invite Charlotte à le rejoindre dans la garçonnière d'un ami aux pulsions voyeuristes, il ne trouve rien d'autre à dire que « c'est orienté Nord » !

Entre gêne et malentendus, les nombreuses failles relationnelles sont autant d'occasions de se réjouir. **Grâce à la précision de l'écriture et à la fluidité de la mise en scène, Sandrine Kiberlain et Vincent Macaigne donnent à voir toute la palette de leur talent. Emouvants et drôles dans ces scènes de la vie extraconjugale, ils balayent les moments de gravité d'un revers de la main avec une exquise élégance. Une apesanteur trop rare dans la comédie française contemporaine.**

Vincent Thabourey

Chronique d'une liaison passagère

Un film de Emmanuel Mouret



Le Canard enchaîné

Un plaisir souverain

Ils se sont connus dans une soirée, ils se revoient dans un bar. Elle lui déclare son « *envie de faire l'amour* », il répond : « *Ça va un peu vite, là !* » Elle est confondante de naturel et virevolte entre les mots ; lui est empêtré dans ses désirs et craint qu'elle ne s'enfuie déjà. Au fil de leurs rendez-vous dans des lieux publics ou privés et de leurs escapades, vont-ils réussir à rester dans la légèreté et la grâce de l'instant, sans tomber amoureux ?

On prend la même éternelle histoire : un homme, une femme, la comédie des apparences, la naissance des sentiments, le décalage croissant... Et on recommence avec un plaisir souverain ! Cinéaste des jeux de la séduction et du hasard, Emmanuel Mouret met en scène le dialogue incessant de deux êtres qui se choisissent en marge de leurs vies respectives, avec une écriture précise, toute littéraire, et un sens étonnant du cadre – fenêtres et embrasures dessinant des carrés lumineux dans le rectangle sombre de l'écran.

La caméra enveloppe les acteurs, en mouvement perpétuel, dans un ballet continu de répliques sur fond d'amples décors, avec un jeu révélateur sur ce qui se dit de dos ou hors champ. Sandrine Kiberlain excelle en grand fille toute simple face à Vincent Macaigne, qui approfondit encore son personnage d'amoureux transi et maladroit, qu'il cultive depuis *Un monde sans femmes*. **Virtuose, apparemment léger et profond comme les sonates de Mozart qui rythment la bande-son.**

David Fontaine

Chronique d'une liaison passagère

Un film de Emmanuel Mouret

PREMIERE

Une comédie romantique d'une grande intelligence

Après le touffu *Les choses qu'on dit, les choses qu'on fait* qui osait avec intelligence le récit choral, l'apparente simplicité de cette *Chronique* (un homme, une femme) laissait supposer une petite échappée. Il est d'ailleurs opportun de l'envisager de la sorte, de ne pas voir dans ses blocs narratifs isolés que le récit d'une passion adultère condamnée par essence à n'être que « passagère ».

Emmanuel Mouret, chantre d'un romantisme mis à l'épreuve du contemporain comme du passé (*Mademoiselle de Jonquières*), sonde ici les mystères qui régissent les élans du cœur. Tout autour des amants (Sandrine Kiberlain et Vincent Macaigne, parfaits), le monde n'existe que s'il renvoie les signes appropriés donc exclusifs.

Chez Mouret, les tableaux dans un musée ou la décoration d'une chambre à coucher ajoutent ainsi un commentaire au discours amoureux. Quant à la parole, elle se bat pour être synchrone aux faits et gestes. Mais les corps en présence peuvent démentir ce qui avait été défini et promis oralement. Et lorsqu'un troisième corps entre en jeu (Georgia Scalliet, épatante), l'équilibre déjà précaire se trouve remis en cause.

Dès lors, la chronique quitte les rives de la fausse légèreté pour entrer en gravité. Les blocs temporels qui avaient vu les amoureux clandestins tenus à l'écart de la marche du monde sautent et obligent les protagonistes à intégrer un quotidien devenu soudain vertigineux. **Emmanuel Mouret prouve une nouvelle fois qu'il est le roi incontesté de la comédie romantique.**

Thomas Baurez

Chronique d'une liaison passagère

Un film de Emmanuel Mouret

CAHIERS DU CINEMA

Sans graisse ni digressions, *Chronique d'une liaison passagère* raconte exactement ce qu'annonce son titre en se centrant sur les rendez-vous qui constituent la relation entre Charlotte, mère célibataire, et Simon, marié et père de famille. Nous ne verrons ni leurs enfants, ni la conjointe ou l'ex, car dans cette concentration du récit sur eux, c'est leur fidélité d'amants qui importe, non ce qu'ils auraient d'inconstant. Ici, seul intéresse ce qu'ils vivent dans leurs chambres ou leurs promenades, ou se disent dans leurs franches discussions. Qu'à la fin les personnages aillent voir *Scènes de la vie conjugale* rappelle combien ce film sans scène de ménage, sans conjugalité, sans hystérie, en est l'antithèse. Son élégance morale y est bien d'abord une question de rythme. Mouret retient en cela la leçon de Truffaut, qu'il tirait de Lubitsch : une idée du romanesque fondée sur l'absence de temps mort, comme la légèreté est absence de contrition ou de jalousie.

Dans le dernier tiers, quand l'élan sensuel et amoureux est soudain menacé, on entrevoit les failles que les mots colmataient. Le doute s'immisce : ce qui semblait n'avoir qu'un temps, dont il fallait tirer le maximum n'aurait-il pas pu en avoir un autre, plus solide et durable ? Et cette gracieuse vélocité de ceux qui ne se promettent rien, qui esquivent les engagements de la passion, n'aurait-elle pas tué dans l'œuf une autre histoire ? Nous n'en saurons rien, car répondre à ces questions serait donner une leçon aux personnages, ce à quoi répugne Emmanuel Mouret. Mais quelques regards, quelques phrases, et surtout quelques petits travellings avant, auront suggéré une inquiétude, une attente, une appréhension au cœur de l'apparente communion.

Mouret utilise l'art du cadre avec plus de brio que jamais. Intérieurs comme extérieurs sont découpés par des chemins, des murs ou des issues, entre lesquels les personnages circulent, apparaissent et disparaissent tandis que la caméra reste distante et fixe. Cela ne fait qu'ajouter du mouvement et du rythme à leurs promenades, échanges et effusions, un mouvement uniquement porté par les déplacements fluides des corps dans l'immobilité des décors. Au-delà des mots, la relation amoureuse selon Mouret est un continuuel partage de l'espace, joueur et impatient, où l'architecture, même dans ses barrières (portes et parois), accompagne les incessants transports des corps et des voix plutôt qu'elle ne les circonscrit.

Le cinéma de Mouret, si marqué par l'esprit du XVIIIe siècle, tient dans cet équilibre entre la précision architecturale ou musicale de ses cadres, récits et dialogues, et la palpitation vitale des désirs de ses personnages, cherchant la part voluptueuse des constructions et des idées tout en s'amusant du besoin d'organiser ses émois et ses pulsions. De l'harmonie entre les constructions et les ardeurs, entre les formes et les épidermes, entre les structures et les organes, naît la joie ; mais il suffit d'un temps d'arrêt un peu trop long ou d'un plan un peu trop vide pour entrevoir la tristesse des unes sans les autres.

Marcos Uzal